

1985

BULLETIN BIMESTRIEL

Voix et Visages

JANVIER-FÉVRIER 1985 — n° 193

DE L'A. D. I. R.

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 241, BD ST-GERMAIN, PARIS 7 - 551 34 14

Romainville

Inquiets de l'avance américaine, les Allemands, au début d'août 1944, vidèrent les prisons de leurs occupants pour les envoyer en Allemagne ou les fusiller selon le cas. C'est ainsi que plusieurs de nos camarades se sont retrouvées au fort de Romainville pour en repartir le 15 août vers Ravensbrück. A l'occasion du 40^e anniversaire de la libération des camps, nous avons décidé de faire un pèlerinage à l'endroit d'où partirent les premières et les dernières victimes vers la déportation.

Le fort de Romainville dépendait de la Wehrmacht, qui y incarcéra des milliers de prisonniers (environ 5 000 hommes et femmes) après jugement ou seulement sur ordre de la Gestapo. Il est connu pour avoir servi de réserve d'otages, dont des centaines furent fusillés, en général au Mont-Valérien.

Il est constitué par un bâtiment central de plusieurs étages, divisés en nombreuses chambres, et par des casemates entourées de fossés. C'est dans ces casemates que de nombreux otages passèrent leur dernière nuit. Les premiers internés furent, le 1^{er} novembre 1940, des juifs allemands.

Dans le n° 188 de Voix et Visages, Pierre Choumoff a donné de nombreuses précisions sur la classification des catégories de prisonniers en 1942, notamment celle des otages Polizeihäftlinge réservée aux femmes. Quelques prises d'otages, qui furent fusillés au Mont-Valérien, y sont citées : 88 le 11 août 1942, 46 le 21 septembre 1942, 50 le 2 octobre 1943.

La déportation de nombreux détenus classés NN y est également indiquée, notamment le transport dit du 24 janvier 1943 vers Auschwitz, via Compiègne, comprenant 222 femmes au départ de Romainville les 22 et 23 janvier 1943. Sur une des casemates, une plaque rappelle leur souvenir. Cet événement est commémoré chaque année en janvier par les survivantes. Il a fait l'objet d'un livre : Le Convoi du 24 janvier, par Charlotte Delbo.

Autres destinations de ces transports : Ravensbrück, Mauthausen, Struthof, le 20 août 1944. Avant d'abandonner le fort, les Allemands massacrèrent les prisonniers restants, au nombre de 11. Une plaque, là aussi, commémore leur sacrifice.

40P. 4616

Jacqueline Richet-Souchère

Nous ne reverrons plus son sourire, ce sourire qu'elle a gardé jusqu'à ses derniers jours pour nous donner le change et que démentait la chaleur de son étreinte quand on l'embrassait avant de la quitter. Elle a lutté jusqu'au bout. Tant qu'on lui donnait des soins, si pénibles et même douloureux soient-ils, elle a eu de l'espoir. Puis elle s'est résignée, toujours avec la même douceur. Nous avons toutes connu cette douceur, cette disponibilité, cette générosité.

Sa générosité je l'ai découverte à peine arrivée à Ravensbrück — où je fis sa connaissance grâce à Sofka Nossovitch — quand elle tira de son sac un chandail et une paire de bas de laine et nous dit : "Choisissez, c'est pour vous." On aurait pu croire qu'elle avait d'autres lainages en réserve. Or c'était tout ce qui lui restait. Sofka prit les bas et j'héritai du chandail.

Je considère comme une des chances de ma vie de l'avoir rencontrée, non seulement pour cet inestimable cadeau, mais pour nos conversations et pour les précieux conseils qu'elle me donna afin que j'affronte sans trop d'erreurs la vie concentrationnaire. "Ne fais pas de troc. La tranche de saucisson dérisoire qu'on nous donne une fois par semaine représente des protéines indispensables. Ne l'échange pas contre du pain." "Si un coup de matraque te flanque par terre, relève-toi tout de suite, sans cela le S.S. tapera jusqu'à ce que tu ne bouges plus." Logée avec Sofka sur le châlit voisin de celui qu'elle occupait avec Hélène Lajeunesse, j'avais heureusement avec elle des conversations d'un niveau plus élevé. Intelligent et très cultivée, c'était un plaisir de bavarder avec elle.

Bien d'autres étaient l'objet de sa sollicitude. A cette époque, sa santé n'était pas brillante. Elle ne digérait plus le pain à la sciure de bois. Une de nos camarades travaillant au *Revier* essayait de la soigner avec ce qu'elle pouvait chaparder. D'autres, logées dans d'autres blocks venaient lui rendre visite. "Celle-ci, c'est ma fille," me disait-elle. Deux jours plus tard, une autre arrivait. "C'est encore une de mes filles." Elle avait comme ça plusieurs "filles"

à qui elle avait rendu service et qui s'en souvenaient.

Combien de gens, après la guerre, ont profité de sa générosité ! Certains en ont abusé sans la décourager. On se serait bien trompé en attribuant cela à de la naïveté. Jacqueline n'était jamais dupe, mais elle pardonnait. D'aucuns croyaient à de la faiblesse. C'était bien mal connaître la fermeté d'âme qu'elle a gardée jusqu'au bout et dont je donnerai ici un exemple.

Nous étions arrivées au camp de Mauthausen après quatre jours et cinq nuits en wagons à bestiaux, une demi-heure de marche dans la neige et seize heures debout, toujours dans la neige, avant d'échouer dans un block. Inutile de dire que l'état de Jacqueline s'en était durement ressenti. Le 20 mars 1945, plusieurs de nos camarades furent désignées pour aller exécuter une corvée mystérieuse dans une localité située à une cinquantaine de kilomètres de là. Le soir, nous ne les voyons pas revenir. Enfin, tard dans la nuit, elles arrivent, quelques-unes sur des brancards, et nous expliquent qu'elles ont été bombardées par des avions alliés et que plusieurs sont mortes.

Amstetten, où s'était passée cette tragédie, était un nœud ferroviaire important que les Alliés avaient bombardé la veille, et nos camarades avaient été affectées au déblaiement de la voie. Les avions étaient revenus et nos malheureuses camarades en avaient été victimes. Le lendemain, Jacqueline nous dit, à Hélène et à moi : "Nous étions contentes de ne pas avoir été désignées pour une corvée dont nous ignorions la nature, mais aujourd'hui



A sa remise de la Légion d'honneur par Jeannette L'Herminier.

nous savons que la mort est au bout et nous ne pouvons pas laisser nos camarades y aller seules. Si vous êtes d'accord, ce soir nous nous porterons volontaires".

Nous sommes d'accord. A la nuit nous partons — en chemin de fer — pour Amstetten. Nous y arrivons à l'aube et l'on nous remet à chacune une pelle de terrassier qui, dans l'état de faiblesse où nous sommes, nous paraît d'une lourdeur intolérable. Rien que de la porter sur quelques centaines de mètres de ballast, nous voilà hors d'haleine. Arrivées sur les lieux du bombardement, nous sommes pétrifiées par le spectacle : un méli-mélo de wagons éventrés, renversés les uns sur les autres, des locomotives dressées vers le ciel, des entonnoirs énormes. Pas la moindre grue aux environs. L'Allemagne est-elle à ce point dénuée de matériel et de main-d'œuvre ?

On nous ordonne de combler un de ces entonnoirs. Avec quoi ? Ni sable ni gravier alentour. Selon une plaisanterie classique, en ce cas on creuse un autre trou à côté pour remplir le premier, mais nous n'avons pas le cœur à rire, et d'ailleurs il n'est pas question que nous nous servions d'une pelle que nous avons déjà du mal à porter. Heureusement le Kapo ne fait que pousser des hurlements pour manifester son zèle. Tout à coup, des avions apparaissent dans le ciel. Alerte ! Il faut gagner un petit bois à l'écart de la voie. Tout le monde fuit dans le désordre. Je cours comme les autres quand j'entends un faible appel au secours. Je me retourne et je vois un *Volksturm* autrichien, armé d'un fusil, qui met Jacqueline en joue. Elle a jeté sa pelle, et l'homme lui ordonne de la ramasser. Elle, à bout de souffle, épuisée ne peut plus faire un pas.

Où ai-je trouvé la force de ramasser cette pelle, de la coincer avec la mienne sous un bras et de tirer Jacqueline de l'autre, je me le demande encore aujourd'hui. Je suppose que l'imminence du danger, le désir ardent de la secourir à mon tour, de lui rendre un peu de sa sollicitude, m'ont donné le second souffle nécessaire. Nous avons gagné le petit bois en titubant et là nous nous sommes écroulées sur le sol. Les avions avaient dû simplement revenir photographier leur œuvre, car ils n'ont pas lancé de bombes, mais l'alerte a duré heureusement jusqu'à l'heure du retour. Au moment de passer la porte du camp, un des S.S. a dit : "Fertig".

La Wehrmacht nous avaient louées, ainsi qu'une centaine d'hommes, à un mark par tête, pour déblayer la voie. Elle venait de s'apercevoir que nous ne valions "pas même un pfennig".

Je n'ai jamais reparlé de cette histoire avec Jacqueline. Elle fait partie de ces fils invisibles qui tissent une amitié. Je ne l'ai jamais racontée non plus. Si je le fais aujourd'hui, c'est qu'elle me paraît présenter un certain intérêt, non seulement en tant que témoignage, mais pour l'humour sinistre qu'elle recèle : L'Allemagne était contrainte de recourir aux forces dérisoires de misérables victimes amenées aux lisières de la mort volontairement par elle.

Naturellement cette aventure n'améliora pas l'état de Jacqueline. C'est alors que le miracle se produisit. Elle retrouva là Roger Souchère, un camarade de son réseau, la Confrérie Notre-Dame, à laquelle elle s'était consacrée concurremment avec son travail à la Croix-Rouge, après un passage au réseau Hector. Roger Souchère, qui, arrêté en août 1941, était un ancien à Mauthausen, fut en mesure de lui

porter secours. Elle put ainsi tenir le coup jusqu'à la fin.

Ils se marièrent après la Libération, et Jacqueline hérita de plusieurs beaux-enfants auxquels s'ajoutèrent bientôt une petite fille, Jeanne, devenue Mme Didier Gélin et mère de trois enfants, qui firent la joie de Jacqueline pendant toutes ces années. Inutile de dire qu'elle les aimait tous et que tous l'aimèrent.

Très occupées, elle par ses charges familiales et moi par mon métier, nous nous sommes assez peu vues, en somme, pendant plusieurs années. Heureusement l'amitié, la vraie, résiste à tout et n'a pas besoin de réanimation. Les parents de Jacqueline accueillaient ses camarades avec une extrême gentillesse, et je me souviens de la rencontre, chez eux, des deux grands résistants qu'étaient le P^r Charles Richet et son fils Olivier.

Une lettre de Jeanne Gélin

Nous avons reçu de Jeanne Gélin la fille de Jacqueline Souchère cette lettre qui nous a particulièrement touchées :

"Depuis la guerre, mais plus spécialement depuis une quinzaine d'années, ma mère avait trouvé en l'A.D.I.R., mais surtout en son conseil, une deuxième famille.

"La famille de la solidarité et du partage d'une idéologie commune, mais aussi une famille de l'amitié plus simple, plus quotidienne. Elle aimait travailler parmi vous.

"Aussi aurait-elle été particulièrement heureuse de voir vos magnifiques fleurs qui ont été une preuve de votre amitié et de votre affection. Et nous, les enfants de déportés, nous saurons encore témoigner pour vous."

Le temps passant, le départ des enfants qui prirent leur vol tour à tour, les deuils aussi, hélas ! (Roger mourut en 1963, Mme Richet en 1972, son mari quelques années auparavant) donnèrent à Jacqueline un peu plus de temps, dont elle consacra une grande partie à l'A.D.I.R. On sait tout le bien que notre association en tira et combien la tâche est devenue difficile sans elle. Aimée et estimée de tous, non seulement à l'A.D.I.R., mais chez nos camarades des autres associations quelle que soit leur couleur, elle a toujours su maintenir l'harmonie entre les unes et les autres. Combien de fois l'A.D.I.R., grâce à elle, a permis de parvenir au consensus souhaitable ! Elle prit aussi en main avec sa conscience et sa compétence habituelle les questions concernant le concours de la Résistance et de la Déportation.

Elle a été une amie incomparable, sur qui l'on pouvait toujours compter, et je n'ai jamais connu personne dont l'amitié fut moins possessive, tout en restant vigilante, comme le prouvent ses petits rappels discrets : "Dis donc, tu n'aurais pas oublié par hasard..." — "Mon Dieu ! mais si justement, j'oubliais... Heureusement que tu es là !"

Elle était toujours là.

Elle n'y est plus. Et son absence me remplit — nous remplit — de chagrin.

Son exemple nous reste.

Jacqueline Rameil

Vie des sections

Section Alsace

Les cérémonies au Mémorial du Struthof sont toujours émouvantes lorsqu'elles rassemblent ceux qui se souviennent pour avoir connu eux-mêmes l'horreur concentrationnaire ou pour y avoir laissé un être cher. Cette émotion est d'une autre nature, certes, mais non moins profonde quand la cérémonie rassemble un régiment ou une école militaire ou un autre groupe de jeunes. Ce fut encore le cas ce 30 août quand le 19^e groupe de Chasseurs, stationné à Villingen en Allemagne, a consacré une journée au Struthof pour visiter par petits groupes les vestiges du camp et le musée de la Déportation, et surtout pour y vivre la présentation au fanion et la remise de la fourragère du contingent 84.08.

Le colonel Coignard, commandant le 19^e groupe de chasseurs, avait invité toutes les associations de déportés à envoyer une délégation pour participer d'abord à la cérémonie au Mémorial du Struthof avec dépôt de gerbe, cérémonie prenante par sa simplicité, et ensuite à la prise d'armes qui s'est tenue dans l'ancienne carrière du camp. Dans une allocution de haute tenue, le colonel a rappelé aux jeunes soldats pourquoi il avait choisi ces lieux pour cette étape importante de leur vie militaire. L'histoire que ces lieux illustrent et appellent donne à l'armée sa mission et au citoyen son devoir : défendre la liberté pour empêcher le renouvellement de quelque système concentrationnaire. Les déportés présents ont participé avec les officiers et les représentants des "Diables bleus" à la remise de la fourragère aux jeunes soldats. Un "vin d'honneur" a prolongé les contacts avec les officiers et les soldats pour évoquer tel ou tel aspect de l'histoire de la déportation.

Cette visite du Struthof par de jeunes militaires se fait trois ou quatre fois dans l'année ; il serait souhaitable que de nombreux chefs de corps imitent cet exemple pour sensibiliser les jeunes qui leur sont confiés à la grande leçon de civisme, de courage et d'espérance qui révèle l'histoire de la Résistance et de la Déportation et qui symbolise la Flamme de pierre du Struthof.

La déléguée de l'A.D.I.R. a partagé ces moments d'intense émotion et de souvenir avec six de ses camarades.

Cathy Strohl

CARNET FAMILIAL

NAISSANCES

Virginie, petite-fille de notre camarade Paulette Charpentier, le 26 novembre 1984.

Stéphane Beltran, arrière-petit-fils de notre camarade Irma Jouenne et de Denise Rey, amie de l'A.D.I.R. Poitiers, le 27 novembre 1984.

Nicolas, petit-fils de notre camarade Andrée Bouras, déléguée adjointe de l'A.D.I.R. pour le Var, le 16 décembre 1984.

DÉCÈS

Notre camarade Jeanne Bouchou est décédée. Gensac, le 9 novembre 1984.

Mme Gérondeau, amie de l'A.D.I.R., est décédée. Dernier trimestre 1984.

La route de la mort

Sous des averses de neige glacée, les déportés sont rangés par nationalité sur la place d'appel. Les drapeaux, les oriflammes claquent au vent furieux ; les flammes des torchères noircissent au pied du grand monument. Ce monument colossal à la gloire des libérateurs du camp, voilà ce qui nous ramène au présent : nous ne sommes pas là pour un de ces appels interminables, mortels pour beaucoup sur cette place du camp de Sachsenhausen, mais pour commémorer, ce 21 avril 1980, la libération du camp par les armées soviétiques trente-cinq ans auparavant. Mais le cadre, conservé pour le souvenir, les soldats, les discours dans des langues étrangères, tout évoque la vie au camp. Quand nous passons à l'intérieur du camp le long d'un couloir délimité par une rangée de garçons et de filles amenés là de leurs écoles, de leurs lycées, leurs regards sont étrangement sérieux ; nous attendons presque les injonctions sauvages qui nous dirigeront vers les blocks... Tout est ordonné, tout est conservé. Mais rien qui puisse évoquer vraiment ce 21 avril 1945.

Dès le matin, sous une pluie glacée, c'est la pagaille, ordonnée cependant par des S.S. hurlants qui doivent évacuer le camp menacé par l'avance des armées soviétiques, dont les canons tonnent à quelques kilomètres. Les hommes partent les premiers, puis les Polonaises. Les Russes sont mises en colonnes et quittent le camp. Malgré les S.S., malgré les chiens, les stocks sont pillés, le grand espace sablé entre la poterne et les blocks est jonché de boîtes de conserves, de papiers, de chiffons, de vêtements à rayures. Une charrette pleine de malades entassés — d'autres sont abandonnés au *Revier* — roule lentement ; vers quelle destination ? Autre spectacle poignant, ce tracteur qui entre dans le camp remorquant un camion plein de fantômes. Arrivant du sous-sol d'une usine de Spandau d'où elles ne sortaient jamais, les voilà, des juives hongroises, les yeux hallucinés, plus maigres et plus grisâtres que nous, qui descendent du camion pour être brutalement alignées en colonnes.

Ce sera notre tour vers 14 heures. Mais nous ne sortirons du camp que vers 19 heures, mouillées, transies, déjà épousées, mais cependant groupées pour affronter cette marche qui nous mènera où ?

Ce trajet, nous le refaisons trente-cinq ans après. Nous ne reconnaissions pas toujours les endroits. La campagne, semble-t-il, a peu changé ; mêmes champs sablonneux, même pins noirs, même bouleaux. Mais comment confronter le présent, ce car qui roule plus vite que nos souvenirs, avec cette évacuation à pied qui a jeté 40 000 déportés sur la route ? Imaginez la première étape. Silencieuses, nous essayons de la revivre.

Cinq heures de marche jusqu'à un hangar où nous nous serrons les unes contre les autres sur la terre battue. Il y a longtemps que la boule de pain distribuée au départ a été mangée, ou plus souvent volée. Nous devons continuer à marcher sans autre distribution de nourriture. Et, jointe à la faim qui désormais nous ronge, l'horreur de comprendre les coups de feu qui rayaient l'ombre pendant cette première nuit : tout le long du chemin, tous les cent mètres, un cadavre de déporté abattu par l'escorte S.S. Quand, affamés, déportés ou déportées essaient de voler quelques pommes de terre aux silos

qui jalonnent les chemins, on tire sur eux. C'est ainsi que l'une d'entre nous a réintégré la colonne, laissant trois mortes et une blessée au bord de la route.

D'ailleurs, qu'est-ce qui est désormais le plus pénible ? La faim ou l'immense fatigue qui pèse sur chacune, surtout le matin, quand il faut repartir après la halte de la nuit où dans le noir, les coups de feu, la confusion, la terreur, nous devons nous entasser au hasard, mêlant nos souffles et notre angoisse.

Qui, des déportées de notre groupe, peut se targuer d'être arrivée au bout de la route grâce à son seul courage ? Pas une. Continuer, survivre, c'est une course de relai toujours recommandée. Une traînarde ? On l'épaule, on la porte. Une qui n'en peut plus, décidée puisqu'il faut mourir à la faire tout de suite, là, sur le talus ? On l'entraîne, on lui parle, on la cajole, on la gifle s'il le faut pour la ramener à la résistance.

Et puis, il y a eu ce miracle : l'arrivée d'un camion de la Croix-Rouge internationale. Des Suisses nous distribuent un colis pour quatre ou cinq. Avec ce précieux colis, nous emportons le souvenir de visages bienveillants...

* *

Dans le car, les pèlerins s'agitent : "Voici le bois où nous sommes restés près de trois jours" expliquent-ils aux amis, aux parents qui les accompagnent. Nous allons voir la vaste grange à étages où "l'hébergement" a peut-être été le pire. Mais c'est à la faveur de cette longue halte que nous avons pu nous laver, après des milliers d'autres, dans une petite mare dont nous rapportions l'eau dans de vieilles boîtes à conserves afin de la faire bouillir et de préparer du bouillon d'orties. Mais c'est là aussi que nous avons laissé des camarades qui n'en pouvaient plus. Le cœur étreint, nous les quittions ; les reverrons-nous ?

Quel chemin suivra le car ? Nous avons eu dès le départ une idée fixe : refaire le même chemin que jadis pour arriver à l'endroit où notre groupe s'est trouvé libre, au village où nous avons enterré Marie. Nous en avons parlé aux organisateurs du pèlerinage et, grâce au gentil Fernand Chatel, le chauffeur du car qui nous emmène a reçu la consigne de l'interprète de faire ce grand détour sur le trajet prévu.

Nous avons repris la route après ces trois jours dans le bois de Bellow. Les étapes succèdent aux étapes avec quelquefois la traversée de villages... Il m'est impossible de reconnaître à travers la vitre du car la maison d'où une femme est sortie pour nous donner de l'eau ; le village surtout où nous avons croisé une colonne de prisonniers de guerre français. Parmi eux, le frère de Denise ! Il l'embrasse, ses camarades nous embrassent aussi, mais il faut repartir ! Nos gardiens ont l'air sombre. Les S.S. donnent des ordres contradictoires : arrêts, puis retours sur nos pas, hurlements qui couvrent le bruit des avions et le roulement des blindés. Le 1^{er} mai, on nous rejette dans les fossés le long d'une route où passent des troupes hétéroclites, des familles de réfugiés allemands aussi qui fuient, escortées par des prisonniers de guerre devant l'avance des Russes. A demi gelées car l'aube est glaciale, nous voyons passer la voiture d'un général de la Wermacht et plus tard nous la voyons repasser dans l'autre sens. Tout sent la fin,

semble-t-il... Mais comment tiendrons-nous jusqu'à cette fin et que nous réserve-t-elle ? Les gardiens se font plus sauvages. Les coups pleuvent. Marie en reçoit un sur la tête, mais elle continue à marcher sans se plaindre. On nous dirige sur des chemins de terre, car la pagaille est trop grande sur cette route. Pendant deux jours, nous avons l'impression de tourner en rond. La bataille est toute proche, le canon tonne sans cesse. Brusquement, les S.S. nous refoulent dans un bois avec l'ordre de n'en pas sortir...

Les Allemands ont disparu dans les chemins creux. Ils ont jeté à la hâte capotes, casques, fusils et livrets militaires ; ils ont dépouillé de leur misérable défroque rayée les déportés qui se trouvaient sur leur chemin. Nous avons pu nous croire seules, abandonnées dans ce bois. Mais certaines, qui ont voulu en sortir, ont été abattues par des soldats qui en gardaient l'entrée. D'autres ont pu constater que les fourrés sont truffés de canons et de mitrailleuses... Nous restons donc en place. Epuisées, nous nous couchons par terre sous la pluie. Dans la nuit, Marie se lèvera pour rabattre la couverture sur son amie découverte. Mais au matin on la trouvera inconsciente, agitée de convulsions... La bataille s'est rapprochée de nous, les mitrailleuses crépitent et les arbres sont déchiquetés autour de nous. Et puis, tout à coup, ça a été le silence. Un peu de soleil a traversé la pluie. Des camarades ont transporté Marie sur un brancard de branchages dans la grange d'une ferme où l'on hissait un drapeau blanc. Pour nous, c'est fini...

La voici, cette ferme, au détour du chemin. Inchangée depuis trente-cinq ans. Comme elle paraît courte la distance qui la sépare du petit village de Stolpe, à côté de Parchim ! Longue, comme elle a été longue pour nous qui suivions un char à foin réquisitionné pour transporter Marie jusqu'au cimetière où l'attendait le cercueil fabriqué par des prisonniers français ! Lavée, peignée par les camarades qui l'ont veillée la nuit après sa mort, elle repose sur le foin, toute menue, visage tourné vers le ciel.

* *

Notre car s'est arrêté au cimetière et nous cherchons la tombe de Marie. Mais une vieille paysanne allemande explique à notre interprète que cette tombe et celles d'autres déportés venus mourir à Stolpe ont été relevées et groupées au monument proche, sobre parallélépipède de brique orné d'un parterre de primevères. C'est devant lui que nous nous recueillons, et c'est là que nous déposons le bouquet apporté de Berlin pour Marie.

Des monuments semblables, à la mémoire de tous les déportés de cette marche de la mort jalonnent la route du pèlerinage. Nous en avons rencontré à Neuruppin, à Wittstock, à Bellow, nous en verrons à Parchim, à Criwitz, à Schwerin, tous les mêmes, tous fleuris, lancinant souvenir de cette sinistre épopée : 6 000 morts, 6 000 déportés, sont morts le long de cette route. Un monument très émouvant — une mère pleurant sur tous ces morts — le rappelle au coin d'un bois à Raben Steinfeld. Les cars s'y sont arrêtés et, une fois encore, les pensées se sont envolées vers les disparus, non seulement les camarades de notre commando mais tous les déportés des premières colonnes, tous ces noyés dans la Baltique comme les maris de trois d'entre nous.

Nous étions bien peu nombreuses, Françaises d'un commando, échouées tardivement à Sachsenhausen, à faire cette marche de la mort. Nous le savions. Au dîner où sont conviés dans la grande salle de l'Hôtel de Ville de Berlin-Est tous les anciens de Sachsenhausen et ceux qui les ont accompagnés pour faire ce pèlerinage, nous nous sentions noyées parmi tous ces hommes venus de tous les pays d'Europe. Nous sommes huit : Génie, Raymonde, Gisèle, Lucienne, Denise, et puis Colette et Lucie dont les récits rédigés au retour en France m'ont aidée à écrire maintenant cette évocation. Nous sommes huit, perdues dans nos pensées. Et voilà qu'on demande que se lèvent les Françaises qui ont fait cette marche de la mort. Et voilà que des centaines de camarades, des déportés inconnus, nous applaudissent... Pourquoi ? Parce que nous sommes françaises ? Plus certainement parce que, si nous sommes là, c'est que, comme eux tous, nous nous souvenons et que nous nous souviendrons.

Annie Hervé

40^e anniversaire de la libération d'Auschwitz

Le dimanche 21 janvier, les Amicales d'Auschwitz, de Buna-Monowitz et des anciens déportés juifs de France avaient organisé une grande rencontre dans les salons Hoche, près de l'Etoile à Paris.

Devant une salle comble, les orateurs ont d'abord rappelé des faits qui sont encore souvent mal connus. Si, le 27 janvier 1945, les éléments avancés de l'armée soviétique pénétraient dans le camp, les S.S. en étaient partis dès le 18, poussant devant eux des milliers de déportés survivants par une température de — 20° à — 30°. Le 6 janvier, les quatre jeunes filles qui avaient fourni au *Sonderkommando* l'explosif qui permit de faire sauter une des chambres à gaz trois mois plus tôt, étaient pendues pendant l'appel. Le 30 décembre, cinq détenus, repris après une évasion, avaient subi le même sort.

On a tendance aujourd'hui à minimiser les crimes innombrables commis dans les camps, dans un climat d'horreur sans précédent. Les orateurs ont demandé aux personnes présentes de rester extrêmement vigilantes devant les entreprises de falsification de l'histoire, qui vont de la négation des assassinats par gaz毒ique aux tentatives de déviation du procès Klaus Barbie.

Quatre-vingt jeunes élèves du lycée Voltaire ont chanté, entre autres, le *Chant des partisans* et le *Chant des marais*. Qui aurait jamais pensé il y a quarante ans voir sur une scène parisienne des enfants frais et bien portants chanter de tout leur cœur : "O terre de détresse" ! Ils symbolisaient une notion plus actuelle que jamais : garder espoir coûte que coûte.

Après quelques chants en yiddish rappelant que les nazis, en anéantissant des populations entières, ont totalement détruit la culture yiddish si vivante des villages et des petites villes de la Pologne orientale et de l'Ouest soviétique, un court métrage de Jean Jouf a été projeté : *La Gare de la douleur*. L'on y voit un chef de gare de Bobigny, de nos jours, réveillé la nuit par les cris des déportés de Drancy qu'il croit entendre. Film surtout sonore, poignant, difficile à supporter.

A dix-huit heures, tout le monde montait au tombeau du Soldat inconnu.

Chronique des livres

Nous atterrissions de nuit, par Hugh Verity

We landed by moonlight...* c'est l'histoire de l'escadrille de la R.A.F. qui accomplit, d'octobre 1940 à août 1944, entre l'Angleterre et la France, les missions clandestines baptisées *pick-up* : transports de résistants ou d'autres personnalités ; envois d'armes, d'explosifs, d'argent ou d'appareils radio ; acheminement de renseignements militaires ou d'autres messages secrets.

A l'actif de cette escadrille, 324 missions : 217 succès et 107 échecs, échecs souvent dramatiques ou mortels. Le nombre des passagers conduits à bon port atteignit 635 dans le sens France-Angleterre et 443 dans l'autre sens. Tel est le bilan résumé de l'activité de cette escadrille, activité essentielle pour les liaisons du général de Gaulle et de la "France libre" avec la Résistance et les organisations politiques ou syndicales françaises. C'est dire tout ce que notre pays doit à la petite équipe d'aviateurs de la R.A.F. chargée des *pick-up*.

L'ouvrage de Verity donne, pour la première fois, une vue d'ensemble de ces opérations. Il contient même un tableau de tous les vols, avec leur date, les noms de l'équipage (celui du pilote, seul, dans le cas des Lysanders ; et ceux du pilote et du navigateur, pour les bimoteurs Hudson), les noms des passagers et les incidents de parcours. Les résistants les plus connus figurent presque tous sur ce tableau, dressé grâce aux archives de la R.A.F.

Ce livre ne fournit pas seulement une excellente documentation historique, il nous fait vivre les aventures d'un grand nombre de *pick-up*. Quelles missions ! Trouver, de nuit, quelque part en France, un champ éclairé par trois lampes de poche, sans autre secours que la carte, la boussole et la clarté fugace de la Lune, malgré la "Flak", la "chasse" et, souvent, le mauvais temps, le givrage ou la brume ; atterrir, décharger, embarquer et décoller en dépit de la Gestapo et des vices de terrains plus ou moins acrobatiques ; revenir avec, fréquemment, des dangers supplémentaires : compas hors de service ; haubans craqués ; bout d'aile arraché ; commande de profondeur bloquée ; pilote blessé...

Ces récits montrent l'acharnement que les pilotes des *pick-up* mettaient à trouver le terrain qui leur était désigné ; non seulement par devoir militaire, mais pour aider au maximum leurs partenaires de la Résistance, dont ils mesuraient parfaitement l'attente et les risques.

Peut-être se rappelle-t-on que Brossalette attendait vainement, en décembre 43, un Lysander qui devait le ramener en Angleterre. Le terrain choisi était proche de Vervins. Le pilote de ce Lysander, le lieutenant Bathgate, fit l'impossible pour y arriver, malgré un temps exécrable et la défense ennemie. Son avion s'écrasa à quelques dizaines de kilomètres du but. Il fut tué, avec ses deux passagers.

Hugh Verity cite bien d'autres faits qui témoignent de cette témérité et de cette volonté d'aide aux Résistants. Voici l'un des plus impressionnantes : après avoir longtemps

* Titre du livre publié par Ian Allan Ltd, à Londres en 1978. Traduction parue en 1982 aux Editions France-Empire. Cette édition française est épuisée, mais on peut espérer que le livre sera réédité.

participé aux *pick-up*, le colonel Pickard et le capitaine Broadley furent affectés à un groupe de Mosquitos. Sous le commandement de Pickard, ce groupe attaqua les murs de la prison d'Amiens pour permettre l'évasion de résistants. Pickard et Broadley périrent dans cette attaque.

La solidarité jouait aussi dans l'autre sens. L'expérience des *pick-up*, comme celle du réseau Patrick O'Leary, montre que les pilotes en difficulté étaient habituellement secourus par la population. Deux aventures, contées par Verity, sont spécialement significatives : celles de Hudsons embourbés qu'il a fallu dégager avec l'aide de paysans et de leurs attelages de bœufs. Ce fut l'un de ces Hudsons qui emmena la famille Aubrac en Angleterre (Raymond, Lucie et leur petit garçon). Cette fois-là, le désemboîtement dura deux heures et demie. Dans les deux cas, les paysans alertés acceptèrent immédiatement de participer au sauvetage. Le risque était cependant considérable, non seulement en raison des bavardages à craindre (tout le village était au courant), mais à cause des vrombissements des moteurs, lancés à pleine puissance pour les essais de désengagement ou de décollage : grondements de tonnerre que les Allemands pouvaient entendre à plusieurs kilomètres. Sans parler des traces que laissait l'opération.

Voici encore l'histoire d'un fermier de 80 ans, maire de sa commune. On lui demande s'il prêterait son champ pour des *pick-up*. "D'accord, dit-il, mais à une condition, c'est d'assister à tous les atterrissages." Ce qu'il fit.

Le Group captain Hugh Verity a commandé, pendant une période spécialement active, l'escadrille des *pick-up* et rempli personnellement une quarantaine de missions. Ses récits sont d'une telle précision qu'on croit se trouver soi-même dans la cabine du pilote et vivre avec lui toutes les phases de l'aventure. Le texte est, en plus, d'une sobriété parfaite, avec tout ce qu'il faut d'humour britannique. Un très beau livre ! Impressionnant et réconfortant à la fois, par tant d'exemples de dévouement, de solidarité et d'audace... mais dangereux pour un ancien *Free French* comme moi, dont l'anglophilie s'en trouve forcément aggravée.

André Postel-Vinay

Amicale de Ravensbrück

Cette année, comme tous les cinq ans, le pèlerinage sera international. Il aura lieu le samedi 20 avril prochain à Ravensbrück même.

Départ le 18 avril vers 23 h par train spécial en compagnie de Mamy Berthier. Arrivée à Berlin Friedrichstrasse le lendemain vers 14 heures. Celles qui préfèrent l'avion partiront le 19 avril vers 14 h 45 à Roissy pour arriver le soir à 17 h 45, accompagnées de Cécile Lesieur.

C'est à l'agence Kuoni, 12 bd des Capucines, 75009, que le pèlerinage a été confié cette année. C'est donc auprès d'elle qu'il faudra s'inscrire. Les camarades de l'Amicale recevront une lettre personnelle contenant un questionnaire à remplir et tous les détails du voyage : prix, programme, passeport, argent, etc. Ce questionnaire une fois rempli devra être envoyé à l'agence, accompagné d'un acompte de 500 F, par chèque postal ou bancaire, à l'ordre de Voyages Kuoni.

IN MEMORIAM

Madame Michelin



C'est une grande amie qui nous a quittées et c'est avec une immense tristesse que je vais essayer de retracer en peu de mots sa vie, qui a été si bien remplie, d'abord au sein de sa famille, de ses neuf enfants. Pendant la dernière guerre, après avoir été commissaire

régionale de France des guides, pour la région de Paris, elle devient la responsable des guides pour toute la zone libre. Elle a contribué à aider la Résistance pendant la période de l'Occupation, passant sans cesse en zone libre, en zone occupée, son médecin lui ayant prescrit un traitement médical à Paris, certificat qu'elle devait faire signer à chaque voyage par l'ordre des médecins à Paris et à Clermont-Ferrand. Ayant abrité à Bonneval un prêtre recherché par la Gestapo, elle fut arrêtée le 7 juillet 1944 et conduite à la prison du 92 d'où elle partit le 31 juillet en convoi à Romainville, Sarrebrück, Ravensbrück, puis le 8 septembre à Holleischen, dernière étape jusqu'à la libération du camp le 5 mai 1945 par les partisans polonais.

Elle a toujours montré un grand courage pendant cette dure période et a beaucoup aidé moralement ses compagnes de misère. Si je suis là aujourd'hui c'est bien grâce à elle.

Au retour, elle a continué à s'intéresser à toutes, prenant part à leurs joies et à leurs peines. Ayant côtoyé tant de misères morales chez les femmes pendant son année de prison et de déportation, elle voulut réaliser son grand projet : créer avec quelques amies un mouvement d'entraide féminine, l'A.N.E.F. Cette association est actuellement très importante, subventionnée par l'Etat, elle s'est développée dans de nombreuses villes de province. Mme Michelin a reçu plusieurs distinctions : chevalier de la Légion d'honneur, médaille militaire, croix de guerre avec palmes, croix du Combattant volontaire de la Résistance, médaille du Mérite social.

Au revoir "Petite Mère", nous ne vous oublierons pas.

Lise Pastor

Anne-Marie Soucelier



et discrètement marqué par la rosette de la Résistance et le ruban de la Légion d'honneur.

Tous pleuraient la plus chère et la plus respectée de leurs sœurs, et nul ne songea à cacher son émotion et ses larmes, lorsque s'éleva, poignant, le chant des Marais.

Dans un recueillement total, chacun évoquait en soi-même la personnalité exceptionnelle de celle qui nous avait quitté : Anne-Marie Soucelier, née le 29 septembre 1911, s'est éteinte le 13 juin 1984.

Fidèle à sa patrie, éprise d'honneur et de liberté, elle avait douloureusement vécu l'humiliation de la défaite. Dans les débuts de l'année 1942, elle occupait le poste de déléguée rectoriale au lycée Edgar-Quinet, quand un grand rassemblement fut organisé à Gerland à l'occasion de la visite du chef de l'Etat, Philippe Pétain. Droite dans ses convictions, Anne-Marie Soucelier refusa d'emmener ses élèves à cette manifestation. Elle fut immédiatement révoquée.

C'est alors qu'elle fut contactée par la Résistance et engagée en juin 1942 sous le pseudonyme de "Bruyère" au mouvement "Combat" en qualité de secrétaire de Marcel Pecq (pseudonyme Baptesti), qui était responsable départemental, puis régional du mouvement pour la Région R.I.

Son activité s'étendait à plusieurs domaines : réception, expédition, distribution du courrier, contacts entre les divers services de "Combat", liaisons avec les départements voisins. Occasionnellement, elle travailla aux services de presse et de renseignement.

C'est au cours d'une de ses missions de courrier de "Combat" qu'elle fut arrêtée le 8 août 1943, dans le train Lyon-Annecy, en compagnie de sa sœur Marie-Louise, elle aussi active résistante.

Alors commença pour Anne-Marie Soucelier, la longue marche vers les camps de la mort. Internée à Montluc le 8 août 1943, transférée à Fresnes le 29 septembre 1943, dirigée sur Compiègne le 25 janvier 1944, elle arriva à Ravensbrück le 3 février 1944.

C'était la nuit, l'horreur du monde concentrationnaire qu'elle affronta de tout son courage et de toute sa foi. Affectée au Kommando de Hanovre, elle fut ensuite dirigée sur Bergen-Belsen le 8 avril 1945. Totalement épuisée, atteinte du typhus, on la crut perdue, mais elle put être rapatriée le 5 juin 1945.

Son retour ne marqua pas la fin de son engagement. Modeste à l'extrême, refusant titres et honneurs, elle milita sans trêve ni repos, tout au long de sa vie, au sein des associations d'anciens déportés et résistants afin que survive l'idéal pour lequel elle avait combattu. Elle fut membre fondateur de la Maison du Combattant de la Libération, contribua à créer l'Union Chrétienne des Déportés et Internés de la Résistance, se chargea du service social du Mouvement d'Union et d'Action des Déportés et Internés de la Résistance.

Elle consacra son énergie indomptable à l'organisation du Prix de la Résistance et de la Déportation, et y travailla jusqu'à l'extrême limite de ses forces. En effet, lorsque le 1^{er} mars 1984, elle entra à l'hôpital militaire Desgenettes, ce ne fut pas avec une valise contenant des effets personnels, mais munie de sa grande serviette, lourde de lettres d'amis, de notes, de documentations et de livres. Elle venait de donner un dernier cours afin d'enseigner les jeunes pour que le souvenir demeure.

Surtout, exemple de dévouement, elle sut toujours secourir ses camarades meurtris dans leur âme ou dans leur chair, s'employa à préserver, à exalter le souvenir des disparus.

Frèle, fidèle, discrète, inlassable, intrinsèque, très attachée à ses camarades anciens déportés, elle était leur âme et leur mémoire, leur rappelant par son existence même qu'ils étaient toujours chargés de mission et devaient œuvrer sans cesse pour que l'on ne revoie "plus jamais ça".

C'est l'une des plus pures figures de la Résistance et de la Déportation qui vient de disparaître, laissant dans la désolation ceux qui l'ont respectée, admirée, aimée, c'est-à-dire tous ceux qui ont eu l'immense privilège de la connaître.

Que Marguerite, sa dernière sœur, très éprouvée, trouve ici l'assurance de notre fraternelle compassion.

Raymonde Perrier

Marie-Louise Pavie



La vie de "notre Maryse" peut se résumer à partir de trois pôles : sa vocation d'infirmière, sa foi patriotique et chrétienne, génératrice d'une espérance qui ne l'a jamais abandonnée dans les pires épreuves, son inlassable dévouement.

Diplômée d'Etat d'infirmière hospitalière, infirmière-major de la Croix-Rouge, elle s'engage volontairement à la déclaration de guerre. Elle est chef d'équipe à l'H.O.E. 2 n° 7 puis affectée en mai 1940 aux groupes chirurgicaux mobiles rattachés à la 7^e Armée. Pendant toute la "campagne de France" elle mène une vie harassante, soignant aussi bien les blessés allemands que nos compatriotes : "On opérait, on amputait partout, dans une école, une grange, un bois..." Elle reflue vers le centre de la France avec son groupe. Quand elle est démobilisée en août, elle a déjà reçu la croix de guerre avec trois citations.

Rentrée à Paris, elle n'a qu'une seule idée : résister. "Notre drapeau si déchiré, écrira-t-elle plus tard, il fallait bien le réparer. Ses lambeaux sont toujours aussi beaux, le bleu est toujours signe d'espérance puisqu'il reflète le ciel ; le blanc est un peu terni mais nous le laverons ensemble pour qu'il devienne immaculé ; le rouge dégouline encore de tant de sang versé, dont nous allons conserver le souvenir. Ce drapeau enchaîné, il fallait qu'il recommeille à flotter libre."

Maryse s'agrège à un réseau dont elle est très vite coupée de par la disparition de ses agents de liaison. Elle n'abandonne pas, elle trouve "Défense de la France", en diffuse le journal clandestin et les tracts..., elle participe à la confection de fausses cartes. Et puis, elle apprend l'existence du réseau franco-belge Evasion-Comète et se livre à la tâche infinité dangereuse consistant à récupérer, accueillir, convoyer les aviateurs alliés évadés ou tombés sur notre sol.

Maryse a toujours été très discrète sur ce qu'elle a pu faire. Et le nécessaire cloisonnement a été tel qu'aujourd'hui, alors que tant de ses camarades ont disparu, il a été pratiquement impossible de connaître exactement le nombre de ses exploits. On sait seulement qu'elle a accueilli plusieurs fois des

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

aura lieu le dimanche 17 mars 1985

dans les salons de l'Hôtel Hilton, 18 avenue de Suffren

Notre assemblée de mars 1985 revêtira un caractère exceptionnel en raison du 40^e anniversaire de la libération des camps de concentration. Aussi avons-nous décidé, pour que ces journées ne soient pas trop harassantes, de nous réunir à partir du vendredi 15 mars. Ci-dessous le programme de ces trois journées :

Vendredi 15 mars

18 h Réception à l'hôtel de ville par M. Jacques Chirac, Maire de Paris.

Samedi 16 mars

10 h 30 Cérémonie à la Crypte des Déportés, Square Jean XIII, métro : Cité, Maubert-Mutualité ou Pont-Marie.

12 h 30 Déjeuner à l'Auberge saint-quentinoise à Livry-Gargan.

15 h 30 Cérémonie à Romainville, en présence de M. Laurain, Secrétaire d'Etat aux Anciens Combattants, et de représentants de nombreuses associations de déportés et d'internés.

- hommage militaire
- prières des trois cultes
- chants et lecture de poèmes.

Le transport sera assuré par la R.A.T.P. de la Crypte des Déportés à l'Auberge saint-quentinoise, puis à Romainville et, pour le retour à Paris, à St-Germain-l'Auxerrois, où une messe sera célébrée à 18 h 30 à la mémoire de nos camarades disparus, par le cardinal Lustiger, archevêque de Paris. Un autobus ramènera à l'A.D.I.R. celles qui n'assisteraient pas à la messe.

Dimanche 17 mars

9 h 30 Assemblée générale dans les salons de l'hôtel Hilton, 18, av. de Suffren 15^e (entrée 18, av. Jean-Rey). M. Maurice Schumann sera notre invité et prendra la parole.

12 h 45 Déjeuner également dans les salons de l'Hôtel Hilton où nous aurons la joie de pouvoir bavarder sans contrainte.

Prix des deux déjeuners et du transport en autobus : 380 F tout compris. S'inscrire le plus tôt possible.

ÉLECTIONS

Conformément aux statuts, l'assemblée devra procéder au renouvellement du tiers des membres du conseil d'administration.

Les membres sortants cette année sont : Mmes Flamencourt, Degeorge, Ferrières, Saunier, Rème. A notre grand regret Mme Flamencourt ne se représente pas et Mme Payen demande à être remplacée.

Trois sièges sont à pourvoir pour lesquels nous avons reçu trois candidatures : Mmes Cécile Troller, Jacqueline Fleury et Yvette Farnoux.

COTISATIONS ET POUVOIRS

Nous serions reconnaissantes à toutes nos camarades de bien vouloir s'acquitter avant l'assemblée générale de leur cotisation 1985 (montant minimum 50 F) auprès de leur déléguée ou de l'A.D.I.R., C.C.P. : Paris D. 5266-06.

Les camarades qui auraient déjà réglé leur cotisation avant la réception de ce bulletin voudront bien nous excuser de leur adresser ce rappel.

Le deuxième tour des élections cantonales a lieu le 17 mars, mais vous avez la possibilité de voter par procuration.

aviateurs dans cet appartement de la rue de la Convention où elle vivait avec sa mère. Nous en avons des témoignages par les lettres reconnaissantes reçues d'Angleterre et des Etats-Unis après la Libération.

Comment la Gestapo a-t-elle trouvé sa piste ? Toujours est-il que le 30 juillet 1943, les hommes en imperméable mastic et chapeau mou se présentent chez elle, l'interrogent : "Combien avez-vous d'Anglais ici ?" et la conduisent à Fresnes. Heureusement, sa maman n'était pas là...

Inutile de décrire ici par le détail ce que fut d'abord la longue captivité à Fresnes, puis la déportation plus longue encore. Retenons seulement que c'est à son arrivée en prison que Maryse se rendit compte, par les conversations avec les cellules voisines, de l'ampleur insoupçonnée de la Résistance. Ce séjour à Fresnes dura jusqu'au 17 mai 1944. Condamnée à mort, la sentence fut commuée. Alors ce fut la déportation, d'abord à Lauban (Silésie), puis à Ravensbrück jusqu'en novembre 1944 et enfin au camp de Zwodau, jusqu'à l'effroyable marche à la mort à partir de mars 1945, qui conduisit les déportées, plus qu'à demi-mortes de faim, de fatigue et de maladies, jusqu'au petit village de Tchécoslovaquie où les survivantes furent libérées par l'abandon de leurs féroces gardiennes.

Nous avons le long récit du calvaire de Maryse et de ses compagnes. Il est terrible, comme tant d'autres ; il est émaillé d'humour et de cris d'espérance. Il ne faut pas que ce récit soit perdu. Nous avons le "texte sonore" de l'émission radiophonique de Denise Centore sur France-Culture (1964) qui nous permet d'entendre encore la voix de notre amie. A entendre ou à lire tout cela, on se demande comment il a été possible que certaines déportées reviennent de là vivantes, bien que tellement éprouvées dans leur chair.

Nous avons aussi le témoignage de Violette Lecoq, celui de Mme Mauguéret et celui de Mme Charpentier. Toutes trois parlent de la gentillesse fraternelle de Maryse, qui s'efforçait de leur rendre courage et de les servir, malgré leurs souffrances, phlegmons, dysenterie, scorbut et bien d'autres misères. L'une d'elles nous dit : on l'appelait "notre petite mère".

A son retour, dès que sa santé le lui permit (mais elle devait garder toute sa vie les séquelles de son véritable martyre), Maryse reprit ses activités d'infirmière. De 1954 à 1957 notamment, elle exerça au dispensaire de la F.N.D.I.R. : "J'étais à la fois infirmière, assistante sociale et secrétaire médicale". En 1964, elle entre à l'école d'auxiliaires-puéricultrices Soulange-Bodin (Croix-Rouge), dans le XVII^e arrondissement. Elle y sera bientôt nommée directrice et aura parfois fort à faire pour inculquer à ses élèves son idéal de service et d'amour de la patrie. Elle y restera jusqu'à l'âge de la retraite (65 ans) en 1979.

Entre-temps, elle avait été une des premières à entendre l'appel d'Edmond Michelet et du père Morelli pour un regroupement des chrétiens désireux de "rester fidèles aux grâces de la captivité". Jusqu'à ce début de 1983 où ses forces commencèrent à l'abandonner, on peut dire qu'après le départ de Marguerite Garry pour la province, elle fut non seulement l'animatrice mais l'âme de "l'Union chrétienne", attentive à tous et à toutes, organisant les messes du groupe, provoquant des pèlerinages à Saint-Roch, au Mont-Valérien, à la crypte de l'île de la Cité, à Longpont.

Les derniers mois, aux prises avec de grandes souffrances, elle n'avait plus qu'un désir : aller retrouver sa chère maman et tous ses camarades "fusillés, morts dans les camps ou après leur retour", selon la formule de la prière qu'elle avait composée pour les messes de l'Union chrétienne.

Maryse était officier de la Légion d'honneur, titulaire de décorations anglaises, américaines et belges, chevalier des palmes académiques. Elle avait reçu la médaille d'or de la ville de Paris.

L'Union chrétienne des déportés et internés envisage de confier tous les documents et souvenirs qu'elle possède sur Maryse au musée de la Déportation, à Brive, où se perpétue le souvenir d'Edmond Michelet, "ce ministre qui trouva le moyen d'être un saint."

Ah ! que ces lignes paraissent sèches à celui qui les écrit ! Comment évoquer comme il le faudrait ces trésors d'affection que l'on trouve dans les lettres que Maryse écrivait à sa mère, avant et pendant sa captivité, comment rendre vivante cette personnalité si attachante, sa foi dont l'expression était parfois si enfantine, son autorité (elle n'était pas toujours commode, la petite Maryse !), ses révoltes devant la moindre injustice, la richesse de ses amitiés... et jusqu'à son invraisemblable amour pour tous ses animaux familiers ?

La dernière parole, avant de sombrer dans l'inconscience, deux jours avant sa mort, fut : "Je suis dans la paix, car je suis toujours avec Dieu."

Abbé J. Pihan

Secrétariat social

La valeur du point d'indice, tel qu'il est défini à l'article L. 8 bis du code des pensions militaires d'invalidité et des victimes de guerre, a été porté à 55,13 F à compter du 1^{er} novembre 1984.

Directeur-Gérant : G. ANTHONIOZ
N° d'enregistrement à la
Commission paritaire : 31 739

GRU GROU-RADENEZ & JOLY IMPRIMEURS - 260.37.37 - PARIS 6